

Études littéraires africaines

La Mulâtre comme il y a beaucoup de blanches. Présentation de John D. GARRIGUS. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2007, 249 p. – ISBN 978-2-296-02778-7



Dominique Chancé

Numéro 24, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035360ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035360ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chancé, D. (2007). Compte rendu de [*La Mulâtre comme il y a beaucoup de blanches*. Présentation de John D. GARRIGUS. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2007, 249 p. – ISBN 978-2-296-02778-7]. *Études littéraires africaines*, (24), 77–78. <https://doi.org/10.7202/1035360ar>

France vers le Gabon en 2004 ou 499 milliers d'euros vers la RDC la même année. Dans un quatrième temps, « Qui est éditeur ? », l'auteur dresse la liste des maisons répertoriées, dont le nombre varie de 28 au Sénégal à 3 au Burundi. Mais selon lui, ces chiffres doivent être pris comme de simples indicateurs car peu de ces éditeurs ont une activité véritablement professionnelle. Pour chaque pays, quelques maisons bien installées sont présentées avec plus de détails, par exemple : Ruisseaux d'Afrique au Bénin, CLE et les Presses Universitaires d'Afrique au Cameroun. On peut observer, d'une manière générale, que le monde de l'édition en Afrique noire francophone est dominé par les maisons françaises ainsi que par les Églises, et que les opérateurs du secteur privé local y font une entrée encore laborieuse.

Au regard de tout ceci, la troisième et dernière partie propose un ensemble de recommandations aux différents acteurs en vue de dynamiser le secteur : clarifier le contexte institutionnel et législatif en le rendant favorable aux éditeurs locaux, repenser le rôle de l'État dans le secteur de l'industrie du livre, renforcer le professionnalisme dans le métier, constituer des associations de professionnels afin de faire du *lobbying*, s'adapter aux nouvelles technologies dans l'édition...

En définitive, l'ouvrage d'E. Tambwe apporte une foule d'informations capitales sur l'état du livre en Afrique noire francophone et fait prendre conscience de la dépendance à laquelle la sous-région est soumise. Étant donné que le livre demeure en Afrique, et sans doute pour longtemps, le support du savoir le plus accessible, il est urgent, en ces temps de mondialisation, de promouvoir la production autonome qui seule peut sauver valablement la culture locale.

■ Robert FOTSING Mangoua

LA MULÂTRE COMME IL Y A BEAUCOUP DE BLANCHES. PRÉSENTATION DE JOHN D. GARRIGUS. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2007, 249 P. – ISBN 978-2-296-02778-7.

On peut se féliciter de l'existence de cette excellente collection, conçue et dirigée par Roger Little, « Autrement mêmes », qui remet en circulation des textes tombés dans l'oubli et devenus introuvables. Nombre de ces romans et essais ont pour cadre les Antilles, Saint-Domingue, parfois l'Afrique, et permettent de redécouvrir des pans de littérature et d'histoire de la pensée. « Chaque volume, selon la note d'intention de Roger Little, est présenté par un spécialiste qui, tout en privilégiant une optique libérale, met en valeur l'intérêt historique, sociologique, psychologique et littéraire du texte ».

La Mulâtre comme il y a beaucoup de blanches est une œuvre anonyme dont John Garrigus restitue le contexte en introduction, donnant sinon une personnalité, du moins une position historique, sociale et idéologique à l'auteur possible d'un tel texte. En 124 lettres, ce roman épistolaire raconte l'amour impossible entre une femme de couleur et un planteur blanc, à Saint-Domingue, à la fin du 18^e s. Quelques lettres d'amis et parents viennent élargir le champ des points de vue et de l'action. Le titre étrange est la pierre

angulaire du texte et d'une intrigue assez prévisible, qui se résume dans la question : comment ne pas être une mulâtresse ? En effet, ce terme en est venu à désigner la femme de couleur séductrice et entretenue. Mimi, l'héroïne, est tombée éperdument amoureuse du Blanc qui la courtise, Sylvain, mais ne veut pas se laisser séduire ; si elle appartient à la « classe mulâtre », elle ne veut pas devenir pour autant une « mulâtresse ». Elle se bat pour sa dignité et le respect dû à sa classe dont elle rappelle sans cesse l'humiliation et la valeur. Sa mère, du reste en conflit avec un Blanc, demandera raison à la justice par l'intermédiaire de Sylvain. Le récit est par conséquent d'un grand intérêt historique et introduit aux contradictions et aux tensions d'une société raciste qui, à la veille de basculer dans un autre système, traversée par la Révolution et les idées nouvelles, refuse cependant de se réformer. Les Blancs, Sylvain, le planteur amoureux, et le père de l'héroïne, ont des positions ambiguës, entre leur attirance pour des mulâtresses ou des femmes noires et leur refus de les épouser. Les femmes sont tiraillées entre leur double appartenance, qui suscite curieusement un rejet de leurs homologues « de couleur », censés être des gens brutaux et sans éducation.

Certes, le discours enflammé, les larmoiements secrétés par une passion d'emblée impossible et la rhétorique amoureuse convenue sont terriblement ennuyeux et il faut bien avouer qu'on passe des pages par-ci par-là pour en venir au fait. Toutefois, quelques discussions plus politiques, quelques passages réalistes, entrebâillent la porte sur une société structurée par l'esclavage et le préjugé de couleur, dans laquelle les femmes libres de couleur font entendre leur revendication au respect et à l'égalité des droits.

■ Dominique CHANCÉ

ÉTHIOPIQUES. REVUE NÉGR-OFRICAINE DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE, (DAKAR : FONDATION SENHOR), N°77, 2^E SEMESTRE 2006, 311 P. – ISSN 0850-2005.

Dans ce numéro d'*Éthiopes*, J.-C. L.A. Kasende déterre la hache de guerre entre les pro- et les anti-senhorien. Il réhabilite la Négritude face à ses détracteurs et affirme que le rêve que Senghor a entretenu pour l'Afrique et le monde est à la base de la création de certaines institutions internationales. Par ailleurs, N. Courcy, A.A. Issa Daouda et F. Ugochukwu font porter leurs réflexions sur les littératures nationales. N. Courcy montre qu'au Cameroun, les littératures écrites en français et en anglais évoluent parallèlement ; entre les deux se développent des œuvres en langues nationales. Cette dispersion ne favorise pas l'émergence d'une institution littéraire commune, témoignant de la diversité culturelle camerounaise. Si la traduction en français de la littérature nigérienne anglophone se développe, F. Ugochukwu déplore cependant l'absence de traduction d'œuvres en langues nigériennes. Issa Daouda, quant à lui, propose l'onomastique traditionnelle comme grille d'approche possible du roman nigérien, le nom étant un circonstant renvoyant aux lieux, aux objets, aux traits moraux...